

Jean-Paul RAEMDONCK

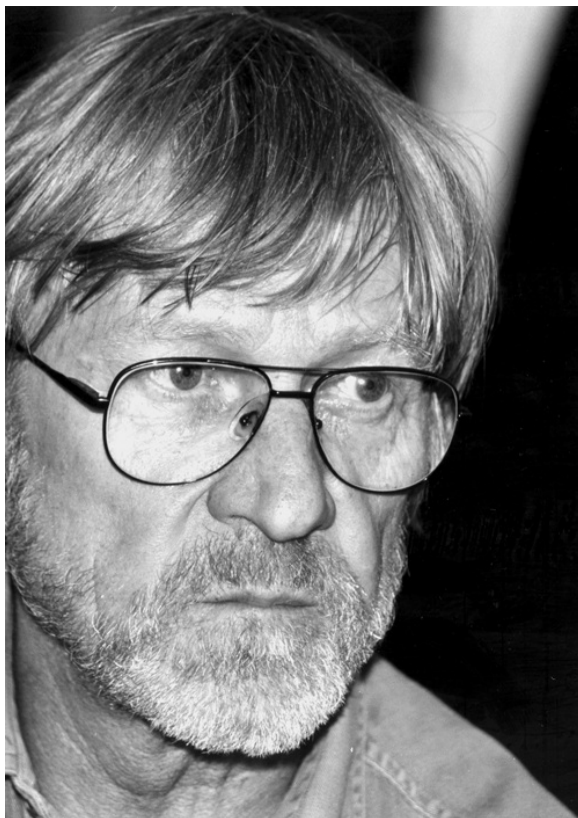


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Bernard GILSON

2002

L'homme des lisières

Je le sais car il me l'a conté : *tout petit déjà je voulais raconter des histoires.* Quelle merveilleuse certitude – sa seule certitude, peut-être – que celle d'un enfant qui, devenu adulte, réalise son rêve. De quoi orienter toute une vie. La vie! Parlons de la sienne.

Personne encore ne l'a racontée, car elle en contient mille. À quoi correspond sa « légende personnelle » ? Contentons-nous d'un raccourci et de la vision panoramique et partielle d'un homme, d'un raconteur d'histoires, d'un écrivain-voyageur que je tenterai d'appréhender par les sentiers intimes de la prudence, loin des clichés, me semble-t-il, pour approcher au plus près la perception presque sensitive que j'ai de « l'homme » et de ce qui alimente « l'écrivain », son double.

Pour éviter l'encerclement probable de la vie par les loups, l'emprisonnement généré par les obligations liées aux études scolaires et aux autres servitudes intimement liées aux métiers et à la « carrière », l'homme des lisières a résolument emprunté les chemins de traverse qui conduisent en bordure des forêts pour à la fois se donner

la possibilité de contempler la prairie qui se trouve à gauche et les grands arbres qui émergent à droite ; ce qui lui permet de prendre possession du paysage en toute liberté. En bordure du monde, dirais-je, pour exercer une surveillance sur la vie, sur les objets, sur les gens. Il en est ainsi depuis le premier jour, depuis la première page écrite dans les ventres sombres des cargos fendant la vague. Je songe à *Jabagua*, un roman d'une rare densité dont l'action se dénoue comme le corps d'un long serpent. L'aboutissement d'une écriture souple et esthétique qui révèle la conscience de l'homme universel.

Biographie

Jean-Paul Raemdonck – Bruxelles 1937 –, de son vrai nom Jean-Paul Raemdonck, car un premier roman, écrit sous pseudonyme obligatoire, était issu d'un concours et qu'il se trouvait en mer lors de l'édition. L'histoire avait été écrite par bribes pendant les quarts de nuit ou pendant la surveillance des déchargements, dans la chaleur des cales.

Un premier métier aussi, cette marine marchande où il embarque à 17 ans comme élève officier. Après un an, pour respecter une promesse à son père, entrée à l'école de navigation d'Ostende. Il s'en enfuit de nuit un mois avant la fin de la première année, contraint d'y revenir le lendemain sous peine de voir sauter le sursis militaire accordant la dispense de l'armée après 5 ans de marine. Retour sur les cargos jusqu'à l'âge de 22 ans.

Pas d'antécédents pour la navigation ou la littérature, fils d'un architecte, deuxième de quatre enfants. Une détermination face à un rêve de première jeunesse, la mer, et une prédisposition d'enfance pour l'écriture, seules notes brillantes dans les années scolaires chez les éducateurs en soutane, années réduites à leur plus simple obligation : les primaires, plus trois années moyennes «pour avoir quelque chose».

En vacances entre deux bateaux il vide une bière avec son frère cadet, garçon dans un dancing de la Grand'Place de Bruxelles. «Les Cousins», endroit dans le vent, premier étage de la Maison du Renard, a besoin d'un vestiairiste. En attendant... Quand un télégramme lui propose un embarquement, il refuse pour souffler un peu. Le barman claque la porte, il le remplace. Promu garçon, de service un jour sur deux, l'espace de liberté est inespéré pour combler un retard ou un manque, pour bouffer du théâtre, de la musique, de la peinture, des livres. Et pour écrire un deuxième roman, une aventure amazonienne qui sera réécrite et republiée 35 ans plus tard.

Dans l'utopie de se libérer de l'astreinte d'un métier, pour écrire, il se fait éditeur de cartes postales. À Bruxelles, on ne trouve que des photos ; à l'étranger, il a vu des cartes illustrées. Il réalise quatre grandes toiles, des lieux aujourd'hui en partie disparus du centre ville, les fait imprimer, les vend un peu, mais c'est effectivement un métier.

Pour ses jours de liberté, un client du bar-dancing lui propose du travail dans son entreprise naissante : location d'éclairages. Métier itinérant puisqu'il s'agit surtout d'accompagner des opérateurs d'actualités, de documentaires, etc. C'est l'ouverture vers tous les univers, le moment de quitter, après deux ans et demi, la pompe à bière de la Grand'Place et le juke-box devenu insupportable.

Au hasard d'une errance dans le Gard, il achète, pour le prix d'un vélomoteur, une grosse ruine isolée. Et, la même année, en 1962, pour le prix d'une grosse voiture, une ferme brabançonne à l'orée d'un bois. Le métier tourne à pleines heures, la littérature garde la tête hors de l'eau par l'accumulation de notes, de synopsis, avec des contes et nouvelles publiées par un hebdomadaire. La ferme ne sera habitée, agrandie, que quinze ans plus tard.

La prise de son a naturellement suivi la fréquentation des tournages pour la télévision, d'abord comme indépendant – c'était avant la création des écoles – puis comme « fonctionnaire » lorsque la R. T. B. a engagé ses collaborateurs extérieurs. Le plus souvent pour le reportage, en petites équipes, en Belgique et dans le monde, avec l'infinie variété de la vie, sur la scène et dans la coulisse, il n'est plus besoin de changer de métier.

Entre-temps il s'est marié comme tout le monde, a divorcé comme presque tout le monde, mais il est toujours père de quatre enfants mélangés, deux filles et deux fils adoptifs. La ferme gardoise, retrouvée après huit ans sous une île de verdure, a mis 25 ans à ressusciter. La littérature s'est accumulée en projets. Elle refait surface en 1972, avec la création du Prix Jean Ray de littérature fantastique par les éditions Marabout. Il l'emporte à l'unanimité du jury sur quarante-neuf manuscrits.

Suit un roman à la demande des éditions Duculot pour sa collection *Travelling*. Gros tirages. Pourtant le prochain livre attendra dix-huit ans. C'est la faute de la vie ou c'est grâce à la vie. Seul le théâtre reste obstinément muet à toutes les sollicitations.

À soixante ans, le métier de preneur de son s'arrête prématurément, pour restructuration, après trente années qui feraient les souvenirs de trente vies. Ces quarante-deux années de différents embarquements professionnels font douze ans de voyages mis bout à bout à travers quatre-vingt cinq pays.

Sa compagne vient de lui offrir un titre d'encre noire. Lorsqu'on l'interroge sur son métier, il se risque quelque fois à répondre écrivain. Mais il ne sait toujours pas ce qu'il fera plus tard.

Bibliographie

- ***Han***, roman, Marabout, Prix Jean Ray 1972 de littérature fantastique.
- ***À l'étoile de mer***, roman, Duculot, 1973, coll. *Travelling*
- ***Regard sur Antipode***, histoires, Bruxelles, Bernard Gilson éditeur, 1991.
- ***Jabagua***, roman, Bruxelles, Memor, 1997.
- ***Zéro***, roman, Bruxelles, Memor, 1999.
- ***Sept malédictions***, histoires, Bruxelles, Bernard Gilson éditeur, 2000, coll. *Micro-Roman*.
- ***Une femme à la mer***, roman, Bernard Gilson Éditeur, Brux., 2008.

Ouvrages collectifs et/ou illustrés :

- ***12 auteurs, 12 nouvelles***, primé, éd. du Marais, 1966.
- ***Des nouvelles de la ville***, nouvelles, Quorum, 1997.
- ***Giono***, in ***Les écrivains et la nature***, Bruxelles, Bernard Gilson éditeur, 1998.
- ***Bruxelles sentimental***, Abécédaire, B. Gilson Éditeur, Brux., 2005.

Choix de textes

J'habite par 35" 5' de latitude nord et 70" 50' de longitude ouest. C'est nulle part, en plein océan, eau mouvante sur une planète qui n'arrête pas de tomber.

À bord d'un bateau on est partout, morceau de pays qui n'arrête pas de dériver entre les parois des continents. Après trente ou quarante ans leurs coques craquent. Nous avons bien de la chance de pouvoir vivre deux fois plus longtemps que l'acier des bâtiments marchands.

Déjà la position n'est plus exacte : nous sommes ailleurs. C'est pour cela aussi que j'aime la vie de marin. On y parle de tonnages, de milles, de vent, de mer, de routes... des choses concrètes, solides, changeantes, ou bien de choses futiles, sans la moindre importance, avec le corps toujours planté dans la perspective sidérale, et, sous les pieds, le linceul maritime.

Minuit. Mais les jours n'existent plus, le temps est continu, en fractions de quatre heures qui se groupent elles-même en traversées qui feront des voyages et des vies de navires.

C'est pour contribuer à cet enchaînement que je prends ma place sur la passerelle. Jusqu'à quatre heures. Si les heures existent encore elles ne résistent pas à la grande mouvance. Comme la route est sud-est, et le vent pareil, les milles parcourus raccourcissent la nuit. La journée terrestre qui commence, mesurera dix minutes de moins, et tout à l'heure, pendant la ronde, j'irai changer le temps aux horloges du bord. C'est au milieu du quart de nuit, presque en secret, que s'opère ce dérèglement qui, au matin, aura abrégé la vie de quarante hommes. Quatre cent minutes vers l'orient, brûlées pendant le sommeil. Un peu de mort déjà.

(*Han*, p. 11.)

Au port, je me sens mieux, comme si une route pour fuir commençait au quai de béton. Derrière les hangars bourrés de caoutchouc, la terre d'acajou monte en collines. Là-haut, c'est l'Afrique obscure où je pourrais me réfugier.

Dès que le jour fait rougir l'argile, les Noirs descendent au port, déplaçant leur fourmilière. Rien que pour du travail. Les charges pesant sur leur dos en expulsent la sueur, mais leurs corps ne brillent pas, à cause de la poussière infâme du ciment qui les fait paraître blancs. Trente piqueurs de rouille attaquent la coque qui sortira de l'eau jour après jour. Deux coups de marteau par seconde et par homme, soixante coups qui se répercutent dans les cales chauffées. Des rythmes de frappe se créent, qu'essaient de couvrir les treuils à vapeur, affolés, et les palans qui craquent. La marée découvre la boue agglutinée aux pilotis, et le soleil en fait un encens nauséabond qui couvre l'odeur des sueurs. Souillures... Les journées sont abîmées sauvagement.

(*Han*, p. 35.)

L'observation de mon portrait me conduit à une cérémonie qui remonte à mon enfance : je me regardais les yeux, longuement, sans le moindre sourcillement, jusqu'à sortir de moi-même, commençant par rire de l'imposture qui m'avait donné cette physionomie, me regardant jusqu'à ce que celui du miroir, par un lent dédoublement, me regarde. Véritable hypnose qui devait, dans un éclair, faire jaillir un sentiment surnaturelle ma présence, de mon existence. Ces « moments » profanateurs, de véritable introspection psychique, demandaient un intense effort de concentration ; ils se renouvelaient deux ou trois fois au plus par séance, et me laissaient dans un état de fatigue satisfaite, comme si « l'autre » m'avait fixé sur la vanité de toutes mes démarches.

(*Han*, p. 54.)

Les rives du Chesapeake défilent, rapides, tantôt proches, tantôt lointaines, selon la découpe de la baie. L'hiver a passé. Des tonnes de feuilles, surgies en notre absence, chargent les arbres. Derrière nous, le soleil s'empale sur les cheminées qui fument, et se répand comme l'orange d'un oeuf. Une couleur d'automne anachronise, allume les fenêtres aux maisons de bois peint, allonge les ombres qui deviendront la

nuit : le Bételgeuse arrive sous l'invraisemblable pont aux lumières mauves. Au-dessus de nos têtes tristes glissent en couleur les voitures du samedi, remplies de gens joyeux et beaux. Elles semblent se perdre au bout du pont qui pénètre en arc-en-ciel dans la nuit en route.

(**Han**, p. 58.)

Je me suis éloigné de la vie maritime, ce grand moment mouvant où le temps est toujours au présent, comme le cercle d'océan dont on forme le centre.

Sur terre où rien ne bouge trottent les horloges, mais le pouls qui bat sous nos montres n'est point celui de notre coeur.

Pour quel nouveau métier ai-je préféré cette chambre dont l'air est réchauffé par un poêle à charbon ? J'ai quitté un horizon où montaient des images nouvelles, j'ai choisi cette grande boîte à quatre murs où pendent encore des photos de l'ancien locataire (...)

Le temps a repris pour moi sa trotte ridicule et se venge, mesquin, en me rappelant que, depuis le début de ma période d'océan, j'ai vieilli de huit ans. Comme il faut peu de temps pour se faire un passé !

(**Han**, p.66)

Le soir se fait, sorti des bois de pins. C'est l'heure où Pierre étend son habit pour dormir, sous un saule têtard.

Toute proche, une petite ville allume sa lumière, pour qu'on la voie, qu'on ne trébuche pas dessus. C'est là qu'il est entré dans un café, par soif. C'est là qu'il a acheté du pain. Il en est sorti pour chercher ce pré humide, en plaignant les gens qui restaient entre les murs, dans les maisons. Lui, enfin, plaignant quelqu'un.

(**À l'Étoile de Mer**, p. 10.)

Vingt journées ont fait une traversée. Ce matin Pierre écarte la tenture du hublot, sans laisser passer trop de lumière -deux hommes dorment

encore. Un continent a surgi pendant la nuit. Le Rigel est à l'ancre devant la côte brésilienne : une succession de presque îles et de montagnes vertes d'où sortent des nuages de couleur. Et tout cela lui est offert d'un coup, sans qu'il s'y attende, alors qu'il croyait voir la mer indéfiniment (...)

Après avoir oublié que d'autres pays existaient, Pierre découvre d'autres hommes, parfois misérables, qui se sont éveillés ce matin à la même heure que lui, et qui ne partiront jamais pour ailleurs (...)

D'autres villes naissent, toutes neuves, et commencent d'exister pour lui seul : Rio la folle. Santos, noyée dans son café. Montevideo, Buenos-Aires, les géantes de La Plata. Partout, les débardeurs mangent bruyamment, comme des frères de table.

(À l'Étoile de Mer, p. 17 1)

L'océan s'acharne sur la coque vide. L'étrave butte avec une telle force dans les creux, que des coups se répercutent comme des explosions dans les cales. L'acier vibre jusqu'aux pommes des mâts, fléchissant l'antenne. L'hélice jaillit, s'emballe, retombe et frappe, la machine de la force qu'elle vient de recevoir. Les mécaniciens sautent sur les tôles huileuses. Des passerelles dérisoires surplombent les articulations des gigantesques vilebrequins que la vapeur agite aveuglément. « Une main pour soi, une main pour le bateau », les graisseurs font comme ceux de la grand'voile autrefois, quand ils se penchent pour lâcher leur filet d'huile au bon moment. Si leur main glissait, ils seraient mangés par la mécanique.

Le risque de casser le bateau est sérieux. La vitesse est réduite, deux milles, parfois moins, de quoi maintenir un semblant de cap. Mais les lames et le vent écartent et manipulent la masse qui ne revient que lentement vers l'Afrique, obstinément. Certains coups de roulis dépassent 40 degrés. On ne peut plus se tenir droit dans les étroites coursives intérieures ; parfois, les escaliers latéraux se présentent plats avant de se redresser comme des échelles à pic. Ceux qui ont des couchettes dans le sens de la longueur du bateau doivent s'y caler à l'aide de ceintures de

sauvetage pour ne pas en rouler quand le sommeil les a assommés. Le cuisinier s'obstine à préparer quelques plats chauds ; la fumée de son fourneau est broyée dès sa sortie, dans un ciel qui défait et refait mille nuages d'encre foncée. Seuls points fixes : les yeux jaunes et noirs des albatros, les oiseaux des tempêtes.

(À l'Étoile de Mer, p. 174.)

J'étais un blanc tellement sauvage qu'il n'avait jamais vu d'Indien.

(Regard sur Antipode, p. 13)

Après deux cents jours retournés vers l'ouest l'océan ne rend plus aucune terre. Chacun sent chaque jour un peu plus la main de l'indicible, et les prières se tarissent, suspendues dans l'immense silence. Si l'Antarès tournait en rond ?... Mais ni le ciel ni la science ne mentent. Il ne peut plus tourner que sur ses tropiques et ses parallèles, sous les lignes brisées des astres alignés. Alors, ainsi qu'on va vers sa peur pour savoir, le navire gravit le nord au plus loin pour s'enfoncer dans les froids impossibles, sans plus rencontrer les montagnes de glace hyperboréennes. Puis il volte, saute affolé l'équateur, et plonge au plus profond du sud jusqu'à demander grâce. Une direction lui reste donc, par tous les est et les ouest, illusoire comme le chemin de la lune. Et lui reste la mer émasculée de ses tempêtes sous l'air vide d'oiseaux, le ciel impavide et les horizons muets. C'est l'incroyable qu'il faut croire.

Après un an la saison a déroulé son alternance cosmique. On a fait le tour de la mer (...)

L'étrave distraite ne cherche plus nul azimut dans la bonace. On décide de garder une voile et d'en changer chaque semaine, du foc à l'artimon, pour ne pas dédaigner ce peu de vent qui a peut-être parcouru le dernier continent. On ne va plus nulle part mais on reste en mouvement,

jusqu'à l'usure de toutes les toiles et de toutes les générations, en symbole d'espoir chaque jour plus effiloché (...)

Étoile solitaire d'une galaxie vide, l'Antarès donne à l'océan son centre. L'espérance, astre liquide, lui roule sous la quille jusqu'à la nausée. Désespérance des ans accumulés, toujours plus lourde à porter (...)

Au centre de la nuit, sur l'océan unique traversé de poissons, et sous la grotte obscure griffée de météores, un feu de la Saint-Elme boute l'éclair de mort à la pointe du mât, à l'acier de la croix ; son étincelle folle cherche au hauban goudronneux le chemin de la toile – c'est jour de la plus haute voile – et ses lambeaux de flamme choient aux écouteilles assoupies, pour embraser l'Antarès en une brève comète où chacun meurt de mille morts dans les blasphèmes de l'épouvante.

(Regard sur Antipode, p. 142 à 150.)

Jabagua habitait la forêt. Il voyait à peine le ciel, tant elle était épaisse. Mais il la connaissait comme ses pères, comme les pères de ses pères, comme ceux de sa tribu, et il y vivait. Le grand fourmillement de tous les dangers n'avait pu le tuer. Il savait la racine qu'il pouvait bouillir et l'eau qu'il pouvait boire ; l'agouti et le tapir, et même les caïmans des bords de la rivière succombaient sous sa lance ou ses flèches (...)

Soudain le bateau apparut au bout du fleuve. Jabagua le connaissait, pour lui c'était un morceau du monde des Blancs, une grande pirogue, blanche comme eux, qui avançait toute seule. Jamais ceux qu'elle portait ne pénétraient dans la forêt : ils en avaient peur. Huanchaco racontait qu'ils vivaient tous ensemble dans de grands villages et qu'ils n'aimaient pas les indiens. Il valait mieux ne pas s'en approcher, ils étaient trop différents. Pourtant Jagagua était content de voir apparaître le bateau, il allait le montrer à son fils (...)

Pendant des jours et des jours Jabagua resta sur la grande eau. Il remontait lentement le courant à la poursuite du bateau. Les autres chasseurs devaient le croire mort comme son fils. Il ne faisait plus partie d'aucune tribu ni d'aucun pays ; il n'était plus chasseur, il n'avait plus d'amis ; il n'avait plus de femme comme il n'avait plus de fils. Avant son malheur il était pareil à tous. Maintenant une mission et un but le guidaient. La vengeance était son droit et son devoir ; il était devenu très important. Dans la tribu, il aurait dû entendre les plaintes et les reproches. Sa femme l'aurait méprisé d'avoir perdu leur enfant. Il aurait fallu continuer à vivre comme avant alors qu'il ne ressemblait plus à personne. Une force inconnue et nouvelle lui venait.

Il ne sut combien de temps il se traîna ainsi, à briser des branches, à soulever des palmes et des ronces, des lianes de mousses dont on sentait la vie, à subir la morsure de tous les moustiques, à souffrir la soif et la faim, à tomber d'épuisement, à sentir la peur s'acharner sur lui, à douter quelquefois du secours des esprits. Combien de jours ? Seul lui importait d'avancer. Il eut des moments de fièvre et de maladie où il se crut animal, tant la nature semblait vouloir l'absorber. Il pensa qu'un animal n'aurait pas pu marcher aussi loin et aussi longtemps, que si le meilleur d'entre les animaux avait perdu un petit, il n'aurait pas eu la même force pour le venger.

(Jabagua, p. 7, 9, 18, 20.)

On dirait que toute la paix du monde s'est réfugiée dans les soirées tropicales. Elle sort le soir. Elle envahit les êtres et les choses pour leur imposer son silence. Dans les maisons et dans les bars on s'éclaire, on parle, on fait du bruit : sous un toit et entre des murs on peut créer un peu de vie, de mouvement. Dès qu'on sort, fini, tout se perd dans l'air épais, l'infini doit renvoyer l'écho. On entre dans la nuit, on pénètre dans l'air qui est silence et obscurité. Ici le jour ne finit pas, il meurt, à bout de souffle. Quelques laves du soleil traînent encore à rougir les flancs des montagnes éloignées. C'est l'heure des insectes. À un invisible signal

leurs multitudes se mettent en marche. Avec les étoiles s'allument les minuteriers des grillons, un, mille, un milliard. Un milliard de bruits insignifiants et inutiles qui disent la torpeur. Un milliard de vies, gaspillées(...)

Du milieu de l'eau les berges semblaient de pâte verte, un moutonnement floconneux posé à sa surface, tantôt massif, tantôt marécage. Derrière ce mur on devinait le peuple immense de la forêt, monde mou et immobile où cohabitaient tous les règnes et toutes les espèces intriquées dans la vie et la mort. Chaque seconde faisait pousser des masses énormes de bois, des longueurs infinies de lianes, du vert aussi vaste que le ciel. La terre, les racines, les troncs, les frondaisons s'y confondaient dans une prolifération anarchique où chaque règne s'acharnait à vivre, à croître, à se gonfler, à être. Ce peuple forcené débordait sur la rivière, y basculait ses derniers arbres dans l'eau chaude où ils entraînaient un écroulement de colonnades pourries emmêlées de branches et de lianes que parfois un serpent habitait encore. On était effrayé de songer que des hommes aussi hantaient cet univers.

Le ventre du ciel pesait de tout son gris. Bientôt la pluie allait céder. L'atmosphère était moite, toute odeur, humidité, chaleur. Seul le vent dérisoire créé par la vitesse du bateau brassait la pesanteur.

(...) Si les nuits n'étaient pas trop noires, si le courant ne forçait pas, il restait quatre jours au Guaquero jusqu'au point extrême de son voyage. Chaque soir la pluie s'abattait, chaque matin le rideau du ciel glissait, les perroquets et les singes hurleurs prenaient la note pour leurs cris de la journée ; il semblait que c'étaient toujours les mêmes, suivant le bateau. La rivière penchait sa courbe à gauche, à droite, presque en cadence, comme arrivaient en cadence les îlots d'herbes fauchées. Tout suivait son cours. La pluie revenait, écrasait la chaleur, la lumière, les odeurs et jusqu'au paysage sous ses milliards de gouttes grises tambourinant les eaux, les frondaisons, les toiles et les tôles. La fumée se noyait en remontant ce courant qui la surprenait à la sortie de la grosse cheminée.

Au plus le bateau s'enfonçait dans ce monde sans forme, au plus s'installait la torpeur.

(Jabagua, p. 44, 67, 91.)

Cet homme était né dans une ferme de Louvain-la-Neuve dont je veux taire le nom, inutile autant que le sien. On peut l'appeler Owen -la convention n'est pas plus absurde que celle du baptême. Sans métier, sans relations, il avait fui cet espace alloué par la naissance, porté par la seule idée que la vie est courte et unique. Nous le savons tous, lui le vivait(...)

Il est rentré un jour sans bien savoir pourquoi. C'est moi qui ai très naturellement accueilli sa chute à l'aéroport. Il m'a reconnu sans un regard au carton que je tenais devant moi, avec mon nom, comme sur les photos de truands. Je voulais donner le ton de la plaisanterie à notre rencontre incongrue, mais il semblait pressé (toujours cette vie qui défilait) et, après le geste rentré d'un salut asiatique, m'a embrassé sans sourire(...)

À l'aube, quand la nuit noire aurait roulé plus loin, il tirerait le rideau sur le spectacle d'une ville nouvelle, émergée pour lui pendant son sommeil (...)

Il s'est retourné, affolé, « On ne m'a rien dit », comme si des hordes montaient vers lui. On ne pouvait se méprendre, ce ton de chef d'État disait bien : — On aurait pu me demander mon avis. Il n'était pas devenu présomptueux mais, je l'ignorais encore, incroyablement riche (...)

Ses pas avaient parcouru tous les reliefs de la terre, il se trouvait chez lui partout. Monté sur une première esplanade bétonnée, il a considéré la ville vers son centre et vers ses environs, en capitaine réveillé en sursaut (...)

Poussé par l'urgence il a dévalé vers le centre. Il faisait octobre dans chaque rue, le vent ne savait plus d'où il venait, se collisionnait à chaque

carrefour avec les livreurs du matin et les groupes d'étudiants venus des continents. Quand la cloche de l'église a lâché neuf heures il s'est retourné, saisi, « Ah, ils en sont encore là. », sans interrompre sa marche dont la direction semblait tracée (...)

Son rêve était rien moins qu'une cité nouvelle où tout aurait enfin été bien. Son idée, plutôt, car il ne se donnait pas le temps du rêve. Ses idées se muiaient aussitôt en projets et ses projets tendaient de toutes voiles vers leur aboutissement. Il ne fermait plus, ni de jour ni de nuit, le rideau de sa chambre-bureau, l'écran de la ville face à sa réflexion (...)

Owen acquérait à sa cause tous ceux qui y étaient indispensables. Sa foi absolue, l'urgence brûlante de son regard, le mystère de sa fortune, son prestige de grand voyageur, l'affermissement d'une force de conviction saisissante. Il était surtout désintéressé. Ce mot ! Il semblait l'exhumer d'un oubli à la fois littéraire et moral. On n'en pouvait douter : désintéressé. Lorsqu'on lui tenait tête, il achetait, il faisait donner son argent en stratège, depuis le poste de commandement de sa ferme natale. C'était du poids formidable de l'argent lorsqu'on l'imagine en galets de métal sur de grandes balances à la taille des hommes(...)

Il lui restait à y réaliser la part la plus démesurée de son utopie : Louvain-la-Neuve devait être le seul lieu au monde où plus aucun contrôle ne régirait les activités humaines car l'honnêteté y régnerait en vertu souveraine (...)

Tout ce que Owen possédait de force, d'abnégation et de fortune, il l'a consacré à son oeuvre. Il était de ceux-là qui bougent des montagnes que la boue des inertes fait d'un poids si pesant (...)

Avec ses armes nobles, avec ses armes basses, il gagnait les batailles d'un combat sans mesure. Le temps allait monter où l'île garderait sa flottaison, où on ne dirait plus Louvain mais Laneuve, d'un nom gravé par chacun jour après jour. Peut-être ce jour-là, arrivé autre part, cesserait-il de boire? (...)

Cette fébrilité d'Owen, à la mesure de son espoir, peut avoir empêché ce que la saine lenteur d'un mûrissement aurait vu aboutir. Combien sont-ils, essaimés aujourd'hui, à avoir frôlé ces confins de l'extrême, cette beauté si simple, une main tendue vers le possible, l'autre encore captive de l'éternelle malédiction ?

(Laneuve, in **Des Nouvelles de la Ville**, pp. 76, 77, 78, 79, 80, 82, 84, 86,87.)

Moi je vous vois ici, attablé au paysage devant cette journée encore pleine de ses heures à venir. Je me donne liberté de m'asseoir avec vous... Pour faire une image avec des mots il faut de la bonne pâte de temps, de celle qui monte lentement (...)

D'abord la colline, celle qui a roulé jusqu'ici pour faire des maisons à la ville. Le Mont d'Or, elle s'appelle, et l'endroit de la maison c'est le Paradis. Je ne dois pas vous traduire. Je sais qu'il racontait beaucoup d'histoires mais les noms sont venus comme ça, avec les arbres de toutes races descendus pour vivre avec les maisons, pour faire paradis. C'est celle-là, voyez. Au début elle était presque seule, avec des horizons pleins ses fenêtres (...)

De l'étage, Manosque ne donne que ses tuiles, mais on les toucherait. Quand c'est la pluie qui les touche elles prennent couleur de vieille barrique, on dirait qu'il pleut du vin (...)

Les mots, quand ils étaient usés à ne plus les voir, il leur mettait sa couleur de sorcier et ça leur faisait tout neuf, comme les gouttes de pluie à musique (...)

Même sur la terre il n'était que locataire, le territoire c'était le tout, la planète et la tombe. Quand on tirait les pays à soi ils se cassaient en deux, et ses années de grande guerre lui remontaient leurs paysages soufflés (...)

Ce sentier, sous le sentez sous la paume de votre semelle, rien que de la poussière posée par les pas, et si on ne l'use plus il se perdra, il traîne sa poudre autour de la terre, on ne le voit pas mais on le sait, il va faire son petit confluent plus loin et on ne saura plus qui est qui ; après il va rencontrer plus fort que lui, un chemin, et ils vont faire route ensemble pour tomber sur un chemin de plus long cours, jusqu'à faire autour de la terre une grosse pelote où tous se reconnaissent, sans que les eaux leur coupent la parole, car si vous menez votre pas de sentier au long des côtes vous les verrez émerger après qu'ils ont retenu leur souffle le temps d'un océan (...)

Comment voulez-vous alors être invité à rencontrer ce grand peuple des arbres qui va venir vers nous en échange de quelques pas, avec sa suite de buissons et de plantes ; ces villages poussés aux collines qui les tiennent d'un pli dans un magnifique désordre, avec leurs sentiers de fumée pour s'attacher au ciel ? Ils font tant de bruit, à pousser et à se bousculer, à s'inventer des feuilles, des fleurs et des fruits, que la langue m'en tombe(...)

Les vraies maisons se dissimulent, elles ont fait pacte avec l'eau et le vent. Elles se sont dressées, chaque pierre à sa place, par les mains qui les empruntaient à la terre, sans épargner, sans compter la peine, pour qu'après, les siècles leur coulent dessus. Quand plus personne ne les tient de l'intérieur elles commencent leur lent écroulement. Vous la croyez figée à jamais dans son état de ruine, cette ferme crevée. Elle se rend pierre par pierre à la colline qui n'en veut plus. Elle fera encore rêver le naïf qui ne navigue que dans sa saison sans rien savoir de l'acharnement du vent (...)

Voilà, la saison s'est bien détachée de l'autre, la sève lui monte à la tête mais elle sait ce qu'elle doit faire, il ne manquera pas une feuille, vous verrez. Pour un homme-journal vous n'avez pas beaucoup écrit. Tout ce vent, peut-être... Il souffle quelquefois à éteindre les horloges, plein d'oiseaux grands ouverts, puis vous entendez un bruit derrière vous : c'est la lune qui roule (...)

Ce matin, tiens, je pensais à vous. C'était encore temps de nuit mais je ne veux pas manquer l'aube, on la prend au passage, chacun son tour. Elle devait encore pousser tout ce noir devant elle quand un oiseau a essayé de chanter. Chanter.... il a pris quelques becquées de nuit, comme ça, mordues dans son obscurité, et en les mâchant dans son bec à mouchettes il en est sorti des sons, de la musique ! L'aube en est venue tout de suite, avec sa charge d'oiseaux : l'orchestre prenait la note pour la journée.

(Giono, in *Les Écrivains et le Nature*, pp. 115, 116, 117, 118, 119, 120, 123, 129.)

Pour sa réflexion sur le Temps, Maldonne était parti d'une remarque de Duwell sur le synchronisme entre le son et l'image : « Les enregistreurs de reportage sont munis d'une tête de lecture par laquelle l'opérateur écoute, par sécurité, ce qu'il est en train d'enregistrer. Il entend donc avec un léger décalage, moins d'une demi seconde de retard. S'il écoutait le son en direct, il ne serait pas averti d'une fin de bobine ou d'une bande défectueuse, et continuerait à écouter sans enregistrer. Quand il regarde les interviewés, l'opérateur voit remuer leurs lèvres désynchronisées, en avance sur le son. Après vingt ans, c'est devenu la normalité » Maldonne en avait conclu :

— *Quand tu écoutes, c'est déjà du passé.*

Là-dessus Duwell s'était lancé dans une grande confiance au sujet de son métier : Du passé ? Mais à chaque fois que l'enregistreur tournait, il effaçait le son d'un précédent reportage, du passé aussi, dans lequel il pouvait plonger en le réécoutant quelques secondes. Toutes ces voix et ces gens disparus, depuis une semaine ou depuis un an, appartenaient au même passé que celui qui se trouvait vivant devant lui avec sa demi seconde de décalage. Ainsi pouvait-on dire d'un cadavre encore tiède qu'il était aussi mort que Abraham ou Napoléon. Tous ces passés, de l'image et du son, redevenaient présent à l'instant de leur diffusion sur antenne, un présent fictif, même pour les émissions en direct puisqu'il fallait à l'électricité le temps de transporter l'information. Rien ne

mourait, pourtant : les ondes des divers instants chutaient aux azimuts infinis du cosmos dans un éternel présent.

(**Zéro**, p. 113.)

Il en est des États comme il en est des hommes, les rêves leur reviennent à chaque page blanche. Ainsi chez les enfants, à l'instant de commencer un nouveau cahier, cette idée que tout sera mieux, que tout sera bien. Aux premières aubes d'une nouvelle années, ou après les tumultes d'anciennes dictatures, les hommes ont la folie de croire en l'avenir alors que le présent se termine demain, et que leur pèse un passé infini plus lourd que tous les futurs.

(**7 Malédictions**, p. 101.)

La soif prépare patiemment le terrain de la mort. Elle prend son temps pour cogner au ciel le crâne brûlant, pour passer au milieu du corps son fil barbelé de souffrance. Mais son simulacre de mort n'attire personne.

Mourir devient l'urgence. Il s'en ira seul, on lui a pris sa vengeance aussi. Il ouvre la dernière bouteille : elle est lestée de sable. Pas de faveur au tortionnaire, il prendra son temps pour mourir.

Paco Zaran sait qu'il est midi, le soleil lui met son ombre sous les pieds et sous le sol. Sur le lambeau de couverture il s'accroupit comme avant de naître, dans une position de prière, dans un réflexe de supplicé. Que le soleil lui prenne aussi la vie. Ainsi font les caravaniers perdus, lorsqu'ils glissent la chemise de leur nuque où leur sang va bouillir.

(**7 Malédictions**, p. 118.)

Pour conclure...

S'il prend la mer comme on s'écarte volontairement d'un rivage, c'est que le voyage lui est indispensable et le conduit entre deux lisières d'eau et que là commence l'initiation. L'écho de ce voyage initiatique lui jouera la petite musique de l'urgence qui fait prendre conscience que la vie se joue ici, tout de suite, que rien n'est linéaire mais nuancé, toujours à recommencer et à réinventer comme si plusieurs vies nous étaient données. La vie à prendre, la vie à donner.

Sur les petits sentiers poussiéreux de l'existence, celui dont je n'ai pas encore dévoilé le nom veillera à trouver l'objet ou le motif à raconter une histoire, à construire son histoire, les deux étant intimement liés. Ainsi, au détour d'une randonnée, il y a bien longtemps, il acheta une maisonnette en ruine en bordure de la grande forêt brabançonne. Une ruine ai-je dit, car la ruine lui permettra de recomposer et de reconstruire en rêve et dans la réalité ce que la maison portait en elle, ce que le raconteur d'histoire porte en lui. Tous ces débris que l'on côtoie chaque jour, il les ramassera pour entrer en possession de leur âme, pour entrer en écriture comme on s'immisce dans une faille, pour la fouiller tout entière, car cette faille, à force de la visiter, agrandira son existence et le sauvera d'elle. Est-ce là l'origine de l'écriture, du plaisir et de l'angoisse ?

Il n'y a donc pas de hasard, l'homme prend son destin en main pour, à chaque instant, réinventer sa vie et en faire une œuvre d'art. Sa vie... la vie.

L'homme des lisières, pour mettre le temps en échec, a choisi le voyage pour sa récurrence du présent. Ce qui lui permet d'exercer son regard comme un véritable capteur d'images, pour se nourrir de son sujet comme une éponge se gorge d'eau. Chaque image est une interrogation, un questionnement, une incertitude et une douleur qui se tord à l'endroit du cœur. Si bien que de vivre des situations à l'intérieur de l'événement nourrit sa mémoire sensorielle et élargit son imaginaire. Est-ce de là qu'est

né *Regard sur Antipode*, un remarquable recueil de nouvelles fantastiques. Encore faudrait-il déterminer le fantastique de l'auteur : quelque chose de plus que le simple glissement du réel vers l'irrationnel mais une poésie profonde devant le miroir de la vie.

Et les hommes, gonflés d'orgueil, qui s'approprient la vie des autres, pour le pouvoir, pour la reconnaissance. Ceux-là qu'on retrouve dans les *Sept malédictions*, où tout bascule parce qu'il y a « l'ordre de l'univers ». Ces histoires-là sont aussi le fruit d'une longue méditation sur la condition humaine...

Mais le voyage n'est jamais terminé. Pour lui, partir c'est vivre un peu. Pourtant, l'écrivain-voyageur, animé par le doute, perdu entre les limites du monde, retournera à l'endroit où il avait décidé de planter ses racines; je veux dire sa maison qui abrite tant d'objets, de livres; ce point d'ancrage où l'on fixe les choses. Après avoir posé son sac, il se dirigera vers une table, y posera des verres, ouvrira une bouteille de vin, boira à lentes gorgées et puis toute cette mémoire active dans laquelle sommeillent toutes les perceptions de ce qui est déjà le passé, se réveillera. Pour cela, il lui faudra une table en bon bois de chez nous, au besoin construite de ses mains. Ses bonnes grosses mains solides comme des outils. La table en lisière de laquelle il posera ses cahiers et ses crayons est le lieu d'écriture où le partage et la souffrance semblent offrir l'éternité. La table est aussi le lieu autour duquel il réunit : la femme aimée, l'ami venu partager le vin souple et, parfois, le passant égaré.

Mais il repartira, encore et encore, pour compléter son expérience du monde et pour « donner à l'imaginaire le plus grand champ de liberté possible ». En cela ses chemins d'écriture le poussent aux lisières de la méditation, de la réflexion et, surtout, de la liberté.

Puisqu'il a une histoire, il a forcément un nom : Jean-Paul Raemdonck, né quelque part sur la planète terre, en 1937.

En guise de conclusion

On l'aura compris à la lecture de ce dossier, Jean-Paul Raemdonck est un autodidacte au sens le plus profond et le plus noble du terme. L'école de la vie lui apportera connaissance et expérience. Pour lui, l'apprentissage de la vie se construit car on n'a pas droit à l'erreur considérant que l'on a qu'une vie. Il s'agit là d'une prise de conscience objective qui va orienter toute sa démarche par rapport à l'existence et à l'écriture. Ainsi, l'homme rejettera, en partie du moins, l'enseignement systématique et théorique des écoles, l'embrigadement à travers ce qu'il est convenu de nommer «la carrière». Ceci afin de ne pas se limiter à une seule expérience. Son attrait pour la mer et la marine se comprend mieux, car le voyage est source d'enseignement. S'il avait été un érudit de formation, sa vision du monde et des événements qui peuplent nos vies aurait été réduite à un enfermement sur soi, sur une seule expérimentation. Il y a donc chez Jean-Paul Raemdonck trois éléments qui sont consubstantiels : le voyage, l'écriture, la vie dans l'action. Ces trois éléments n'en font qu'un seul, sont cohérents et indissociables. De là naîtra l'œuvre patiemment construite, avec prudence et originalité.

L'écrivain-voyageur tout comme Blaise Cendrars, Conrad, Melville. La vie qui se bâtit en même temps que l'œuvre.

L'imaginaire de l'auteur, ainsi nourri, glissera vers un fantastique qui donnera naissance à des textes révélateurs de notre propre condition d'homme. Une sorte de glissement fatal à travers la thématique du temps, de l'irrationnel, de la complexité liée à la hantise et à l'obsession. La construction des narrations – quasi dans tous les textes de Jean-Paul Raemdonck – est basée sur un ensemble de digressions, comme pour resserrer le récit afin qu'il n'y ait plus de place libre au déroulement classique d'une histoire dont on pourrait deviner les dénouements. On ne peut le comparer à nos écrivains belges impliqués dans un fantastique du Nord, influencés par l'environnement d'un pays où la brume rend les silhouettes floues. Non, le fantastique de Raemdonck fait plutôt penser aux écrivains de l'ailleurs. Un fantastique imprévisible, tout comme la vie.

Un fantastique plus proche du culte équivoque et ambigu des personnages que d'un fantastique axé sur la peur ou d'un fantastique surréel. Un fantastique qui laisse une porte ouverte à la poésie, au glissement du temps, à la révélation de ce que nous sommes.

Le recueil d'histoires – car l'auteur est un raconteur d'histoires – *Regard sur Antipode* est l'illustration du fantastique mis en place à travers une multitude de thèmes (le temps, le hasard, le voyage, la contradiction, etc.) À travers son roman *Jabagua*, une œuvre totalement aboutie dans un style clair et limpide, on retrouve également une thématique et une poétique soutenues : la vengeance, la fidélité, les croyances, la violence. Dans son recueil de nouvelles intitulé *Sept malédictions*, l'auteur rend complexes diverses situations qui basculent toutes sur le thème de morts singulières. L'écriture est dense et serrée, presque expérimentale, le récit est construit comme un édifice duquel rien ne peut être enlevé, où chaque mot, chaque situation a son importance. À propos de ce texte, on a évoqué « un esprit d'esthétique expressionniste ». Une sorte de fracture volontaire dans l'écriture, cet abus qui peut constituer un danger pour la fluidité du récit.

En outre, l'auteur, en bon autodidacte, se documente pour donner au roman la vocation de l'exactitude, le souci de raconter ce qui est vrai à travers l'événementiel. Le lecteur apprendra en lisant. Écrire demande, pour Jean-Paul Raemdonck, une concentration totale, une quasi souffrance qui induit l'auteur, dans la phase finale de l'écriture, à l'extase et au plaisir, comme si il avait posé un acte.

Il se plaît à préciser que la vie ne lui a pas tout donné mais qu'il *lui a tout pris*. *Le destin bat les cartes mais c'est nous qui jouons*.

Bernard GILSON